

Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 91

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

(Suite)

Ces deux amours n'en font plus qu'un, à ce point que qui croirait aimer Dieu sans aimer et secourir ses frères, son amour serait rejeté, sa religion maudite. Sous le rayonnement de ce double amour, la femme et l'enfant, ces deux êtres faibles, dont les droits avaient été si cruellement foulés aux pieds, sont entourés d'un rempart de tendresse et d'honneur qui les rend inviolables et sacrés. Tous ses titres au respect sont rendus à la femme réhabilitée. Sa dignité de vierge, d'épouse et de mère, en couronnant son front d'honneur, l'a relevée bien haut, dans la pureté et l'amour de tous ses opprobres et de ses ignominies d'autrefois. Jeune fille, elle purifiera et embellira le foyer paternel du parfum de toutes les vertus. Epouse, elle n'aura plus à gémir sous le pouvoir despotique et illimité d'un mari inhumain, mais elle sera devenue la fidèle compagne de sa vie, la courageuse confidente de son âme, et de ses peines, la reine charmante de sa demeure. Mère, du doux éclat de ses exemples, elle fera secrètement rayonner la vertu dans l'âme de ses enfants. Mais aussi dans quelle incomparable grandeur Jésus Christ n'a point placé la femme en s'en choisissant une pour mère. Et dans cette femme devenue sa mère, il fait voir au monde, la dignité maternelle brillant de toute la pureté virgine. En même temps qu'il élève la virginité jusqu'à la sublimité céleste, par où la femme conquerra la pleine liberté de disposer d'elle-même, le Sauveur ramène le mariage à sa constitution primitive. Par d'impérissables paroles, il le fonde à nouveau en quelque sorte, sur l'unité, l'indissolubilité, la sainteté.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 12

L'anneau d'argent

Le paysan n'est guère bavard ni communicatif, mais les travaux des champs n'empêchent point la réflexion ni la lente cristallisation des pensées et des sentiments. Tout en abattant les branches d'orme et de noisetier à coups de serpe, le jeune Vendéen revoyait ce charmant visage et ces grands yeux si doux tournés vers lui ; il entendait ce bonjour dit d'une voix qui chantait encore à son oreille.

Dans sa nature simple et fruste d'homme des champs, Pierre ne pouvait avoir aucune notion de beauté suivant les idées des gens des villes, mais son âme toute primitive, très neuve et très tendre avait instinctivement subi la puissance

Jésus-Christ relève aussi la dignité de l'enfant. Le meurtre de ces petites créatures que consacraient les mœurs et les lois, s'était introduit, nous les savons, jusque dans le sein de la famille. Désormais on ne les tuera plus, on ne les exposera plus, on ne les prostituera plus, on ne les détruira plus dès avant même leur naissance, car dans ces petites créatures repose une âme immortelle, créée à l'image de Dieu et rachetée de tout son sang. L'amour paternel, l'amour maternel, éclairés, réchauffés et purifiés aux bienfaisants rayons de l'Évangile, connaîtront tous les dévouements, toutes les tendresses, toutes les sollicitudes. Il n'est point de parents devenus chrétiens, qui ne sachent l'auguste et nécessaire mission qui leur incombe d'élever en vue de leurs immortelles destinées, leurs enfants dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Sous la forte empreinte de cette éducation bénie, ceux-ci seront de leur côté et resteront toute leur vie unis à leurs parents par des liens profonds et invincibles de respect, de déférence, d'affection, de reconnaissance et du plus absolu dévouement. Par la douce et pénétrante influence de ces vertus nouvelles et des sublimes enseignements qui les font enfin éclore et fleurir sur le vieux sol de l'humanité régénérée, le sens humain, si abject et si dépravé, sera restauré, refait, assaini. Autre dès lors et toute différente sera la conception de l'existence humaine. L'homme, placé ici bas par Dieu même, sous les yeux de sa paternelle providence pour l'effort et la lutte, n'aura plus à quitter la vie que sur son ordre même, apporté par le message de la mort naturelle. Désertier le combat avant cette heure ne sera plus qu'une lâcheté marquée de la flétrissure de la honte. Le suicide si glorifié chez les anciens, sera donc frappé au cœur.

Si l'inexorable nécessité de la guerre doit encore faire sentir longtemps ses rigueurs au

de cette royauté, incarnée dans l'être fragile et doux qu'est la femme. Jamais, dans l'horizon étroit de sa vie champêtre, il n'avait rencontré beauté pareille, et restait frappé, saisi d'un sentiment qui lui plaisait, sans qu'il s'en rendit compte. Jusqu'au surlendemain, cette vision ne le quitta plus et il désira ardemment la revoir.

En arrivant à Sainte-Pexine, Pierre passa devant l'étable, et aperçut Victorine qui arrivait pour la traite du matin.

— Bonjour ! lui cria-t-il, ça vous va-t-il que je vous aide à quelque chose ?

Et avec un empressement timide, il lui enleva des mains le sceau et la grande cruche de grès bruni où elle devait verser le lait tout moussieux.

La marquise n'avait fait aucune attention au jeune paysan, mais cette fois, surprise par ces façons familières et obligeantes, elle le regarda au plein jour, un peu étonnée. Elle vit un grand

genre humain, du moins disparaîtront du monde chrétien, ces atroces et inexpiables guerres de dévastation et d'inimaginable destruction. La vertu attendrissante de l'Évangile adoucira les féroces conquérants. Une onction secrète et mystérieuse pénétrera peu à peu mais invinciblement ces intraitables batailleurs et les ploiera sous la sainte discipline de l'Église. La *trêve de Dieu* qu'elle leur impose, sera pour tous, chose sacrée et inviolable. Sous sa sanction bienfaisante et tutélaire, les peuples épuisés respireront dans la paix et se livreront aux travaux nécessaires de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. L'Église de sa main fascinatrice, s'emparera de ces courages indomptables, de ces hommes à demi-barbares encore, et en fera des héros. Employés soit à la délivrance des captifs, au soulagement des faibles, à la protection des veuves et des orphelins, sous des noms divers et des cottes d'armes différentes, ils deviendront ces preux magnanimes, ces infatigables champions du droit et de la justice qui en même temps seront au Moyen-Âge, le boulevard de l'Europe et la terreur des infidèles.

Sous le parfum de la grâce de l'Évangile et des vertus purifiantes qui fleurissent à son ombre, l'atmosphère morale se dégage peu à peu des miasmes putrides et délétères qui dégradaient, corrompaient, abrutissaient les âmes. Façonnées dès lors par la main de la religion, puissant s'éveille en elles le sentiment du devoir et de l'honneur. Dans ce milieu transformé et nouveau, naissent des mœurs nouvelles. Celles-ci à leur tour pénètrent, inspirent et modifient les lois qui constitueront le code des nations civilisées. Et à cette heure même de démolition chrétienne, il n'en est point encore une parmi elles, qui pour ce qu'il y a d'essentiel et de fondamental dans son organisation sociale, ne repose sur ces lois toutes chrétiennes et ne vive sous le bienfait de leur autorité et de leur

beau gars, bien pris dans sa taille élancée et robuste, sa chevelure très noire tombant sur ses épaules sous le grand feutre brun, et portant avec aisance le costume du pays. Mme de Lescurre resta frappée de la mâle beauté de ce visage aux traits réguliers, éclairés par de grands yeux d'un brun foncé et très brillants, à l'expression douce et bonne, un peu rêveuse. C'était bien le type très pur de cette belle race poitevine-vendéenne qui, depuis une longue suite de siècles, s'est perpétuée intacte de tout mélange dans l'ouest de la France, race laborieuse, patiente, obstinée dans la fidélité à ses croyances.

Tout de suite la marquise se sentit rassurée par la droiture et grande bonté empreintes sur ce visage.

— Non, pensa-t-elle, ce n'est pas là un être capable de trahison, et certes, il est impossible qu'il ait le moindre soupçon de la vérité. Je vois

protection. En même temps s'opère une profonde révolution dans le langage. Avec des sentiments nouveaux, devaient naturellement apparaître de nouveaux termes. Les mots d'égalité, de fraternité, de liberté, qui retentissent de nos jours si sonores sur tant de lèvres, n'est-ce pas au christianisme seul qu'ils doivent leur naissance ? Car seul il a engendré les sentiments qu'ils expriment. Qui est venu révéler au monde le sens sublime que possède le mot d'*humanité* dans la langue chrétienne ? Il n'est point douteux que sans la doctrine évangélique, sans les apôtres et les martyrs qui de leur parole et de leur sang l'ont propagé sur la terre, ce mot d'*humanité* conserverait encore le sens qu'il avait constamment gardé auparavant de *politesse* et de *bonnes manières* : les manières de l'homme comme il faut du monde. C'est sous la seule fécondité des rayons de l'Évangile qu'ont pu germer et s'épanouir dans l'âme humaine, ces sentiments jusqu'alors inconnus de pitié, de bienfaisance, de miséricorde, d'abnégation, de dévouement. N'eût point lui sur notre terre abâtardie ce soleil divin, que l'homme serait encore pour l'homme, sans entrailles, sans générosité, sans compassion.

(A suivre).

G. MARTIN

curé de Pleigne.

Le tsar charpentier

(NOUVELLE)

Quant Maître Pierre se rendit au chantier pour la dernière fois, il demanda à parler au maître charpentier.

Celui-ci était un personnage aussi haut en couleur que petit de taille. Trapu, carré, ventru, un véritable pot à tabac hollandais. Il prit un air assez rébarbatif et souffla comme un phoque irrité, s'étonnant qu'un simple ouvrier se permit de le déranger.

Toutefois, la contenance de Pierre et son regard assuré disposèrent plus favorablement le supérieur.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Un certificat.

— Vous quittez le chantier ?

— Oui.

— Où allez-vous ?

— En Moscovie.

Le maître charpentier, tout rubicond, leva les bras au ciel.

— Je parie que c'est le tsar qui veut vous embaucher ?

bien qu'il est entièrement dupe de mon déguisement. Quel beau soldat ce serait pour le général ! mais pourquoi n'est-il pas à l'armée avec les autres gars vendéens ?

Pierre l'installa avec soin près de la Rousse, et regarda un instant ses mains actives qui faisaient ruisseler le lait blanc, puis il se mit en devoir de jeter dans le râtelier le fourrage destiné aux bêtes.

— Je fais ça pour t'aider. Victorine, dit-il, comme pour s'excuser d'empiéter sur la tâche de la jeune fille.

Un peu surprise d'abord par ce tutoiement alors habituel entre jeunes gens de la campagne qui travaillent ensemble, la marquise s'empressa de répondre, en prenant l'accent lent et chantant des filles du pays :

— Merci, Pierre, ça me plaît bien, tu m'ôtes en effet de la peine.

(La suite prochainement).

— Vous avez deviné.

Depuis quelques années il m'enlève mes meilleurs ouvriers.

— Oh ! protesta modestement Pierre, vous ne me comptez pas parmi ceux-là.

— Je vous demande pardon, garçon. J'avais l'œil sur vous et je vous aurais confié un poste très prochainement.

— Je vous en remercie de tout cœur, maître.

— Réfléchissez.

— Vous croyez qu'en Russie je pourrais ne pas réussir ?

— On sait ce que l'on quitte, on ne sait pas ce que l'on retrouve, répartit sentencieusement le maître charpentier, soufflant toujours.

— Vous devez avoir raison, mais je suis un peu entêté.

— C'est un vilain défaut, garçon.

— On ne se refait pas... Il faut que je retourne dans mon pays.

— Où ça ?

— A Moscou.

— Vous êtes donc Russe ?

— Mais oui, maître.

— C'est une autre affaire... Je ne savais pas, moi.

— J'ai des raisons de croire que le tsar se montrera très bienveillant pour moi.

— Si vous travailliez consciencieusement.

— Je ne chercherai qu'à lui plaire.

— Ça, c'est bien !

— Mais s'il est mécontent de moi, il ne se cachera pas pour me le dire.

— Il paraît que c'est un homme très franc.

— On s'accorde à le reconnaître.

— C'est lui qui vous a envoyé à Saardam pour apprendre le métier ?

— C'est vrai.

— Et maintenant que vous êtes un compagnon fini, il vous enlève.

— Il en enlèvera bien d'autres.

— Là ! qu'est-ce que je disais.... Et comment ferai-je, moi, pour continuer à construire des vaisseaux ?

— Vous viendrez me rejoindre à Moscou... Je vous promets, au nom du tsar, que vous y serez largement payé et qu'il se chargera de votre avenir.... Il a bien des défauts, Pierre Alexiovitch, mais on s'entend facilement avec lui.

— Vous parlez comme si vous y étiez ? autorisé.. Le tsar est l'empereur et vous n'êtes qu'un ouvrier... Ne vous exprimez pas aussi librement au sujet de Pierre.

L'ouvrier répondit malicieusement.

— Je croyais que, dans une République, on pouvait apprécier familièrement les potentats.

— Il faut respecter les chefs, garçon... Cela n'empêche pas les sentiments.

— Je profiterai de la leçon.

— Alors, vous voulez votre certificat ?

— Je le désire.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pierre Mikhaïloff.

— Bien... je vais chercher le registre.

Le maître charpentier sortit.

Il revint bientôt, portant plusieurs objets : d'abord le registre du personnel, puis une bourse qui contenait le salaire dû à Pierre par la Compagnie des Indes ; enfin, un fromage, du pain et une bouteille, sans compter des pipes et du tabac.

Il posa méthodiquement le tout sur une table.

— Là, garçon, s'écria-t-il, vous me plaisez.... Je ne veux pas qu'il soit dit que vous aurez quitté les chantiers sans trinquer avec moi.

— Volontiers, répondit Pierre.

— Nous allons manger un bout de fromage...

L'aimez-vous ?

— Beaucoup.

— C'est de l'Alakmaar.

— Je l'ai senti, répliqua le compagnon.

— Quant à ça, fit le maître en caressant la bouteille rebondie avec une certaine volupté, c'est du Schiedam.

— Je le vois.

Le maître charpentier, rêveur, coupa deux tranches de fromage.

— Vous ne partirez pas sans dire adieu aux amis, fit-il.

Et il remplit les verres.

Pierre s'écria avec une chaleur communicative :

— Partir sans serrer la main de mes camarades ! Je n'y consentirai jamais... Ces vaillants travailleurs m'ont procuré les émotions les plus sincères de ma vie... Au près d'eux, j'ai appris comment un homme était réellement utile à ses semblables... Je suis plus fier de ma paye de charpentier que des trésors du tsar.

— Ah ça ! mais qui êtes-vous donc ? interrogea le maître, très impressionné par l'air de noblesse qui rayonnait sur le visage du prétendu ouvrier.

— Moi, répondit celui-ci, reprenant le ton familier, je vous l'ai dit : je m'appelle Peter Mikhaïloff ou Peter Bas, à votre choix... A votre santé, maître.

Ils trinquèrent cordialement.

Puis ils allumèrent leur pipe et furent bientôt entourés d'un nuage de fumée.

— Ah ! garçon ! soupira encore le maître, vous nous auriez rendu de rudes services ici.

— Vous m'en ren lrez là-bas.

— Comment, à vous !

— Au tsar, veux-je dire.

— Est-ce qu'il vous donne tout de suite une place de contremaître ?

— Bien entendu, sans cela je resterais encore à Saardam.

— Alors, moi, si je me décidais à aller à Moscou ? ..

— Vous y occuperiez des fonctions plus importantes qu'ici.

— Ah ! oui, mais je suis républicain.

— Vous avez raison.

— Ce n'est pas un tsar... Si jamais je causais politique avec votre Pierre, je ne me généraliserais pas pour lui dire ses vérités, moi.

Et le contremaître lança de nouvelles nuées tabagiques.

— Figurez-vous que vous êtes devant lui.

— Vous plaisantez encore irrévérencieusement, garçon !... Il faut garder les distances... Moi, je suis maître charpentier, vous n'êtes, vous, que simple compagnon.

— Oui, mais à Moscou, je serai contre-maître et je pourrai m'entretenir avec le tsar.

— Ça doit être un homme trop fier.

— Pas plus que moi.

— Mauvais plaisant, va ! Foi de Gerritt Claesz Pool, vous pourrez vous vanter de m'avoir amusé... Mais il faut songer au travail, garçon !

— Vous avez raison.

— Le coup de l'étrier.

Le maître versa deux nouveaux verres de Schiedam, puis il prit une écritoire, toujours avec des gestes calmes et parfaitement réglés.

Ce pauvre Pool maniait plus facilement le marteau ou la scie, voire même la biseau, que la plume.

Il sua à grosses gouttes pour rédiger en lettres énormes l'authentique certificat suivant :

Je soussigné, Gerritt Claesz Pool, maître charpentier de vaisseau de la Compagnie octroyée des Indes Orientales, certifie que Pierre Migayloff (*sic*) s'est toujours comporté comme un charpentier diligent et actif.

Ici, le maître énuméra consciencieusement les divers travaux et études faits par l'ouvrier, de-